

Préparation à l'agrégation et au CAPES

Epreuves sans programme

« Vivre le présent »

Marc Aurèle, Pensées pour moi-même - II, 14

Dusses - tu vivre trois mille ans et autant de fois dix mille ans, souviens - toi pourtant que personne ne perd une autre vie que celle qu'il vit, et qu'il n'en vit pas d'autre que celle qu'il perd. Donc le plus long et le plus court reviennent au même. Car le présent est égal pour tous ; est donc égal aussi ce qui périt ; et la perte apparaît ainsi comme instantanée ; car on ne peut perdre ni le passé ni l'avenir ; comment pourrait - on vous enlever ce que vous ne possédez pas ? Il faut donc se souvenir de deux choses ; l'une que toutes les choses sont éternellement semblables et recommençantes, et qu'il n'importe pas qu'on voie les mêmes choses pendant cent ou deux cents ans ou pendant un temps infini ; l'autre qu'on perd autant, que l'on soit très âgé ou que l'on meurt de suite : le présent est en effet la seule chose dont on peut être privé, puisque c'est la seule chose qu'on possède, et que l'on ne perd pas ce que l'on n'a pas.

Pascal, *Pensées*, 1669, Brunschvicg 172 / Lafuma 47.

"Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient : et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous, blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver. Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais."

Augustin, *Les confessions*, livre XI, chapitre 11, §13

Ceux qui parlent ainsi ne vous comprennent pas encore, ô Sagesse de Dieu lumière des esprits ; ils ne comprennent pas comment vous créez, en vous, et par vous-même, et ils aspirent à la science de votre éternité ; mais leur cœur flotte sur les vagues du passé et de l'avenir, à la merci de la vanité.

Qui l'arrêtera, ce cœur, qui le fixera pour qu'il s'ouvre stable un instant, à l'intuition des splendeurs de l'immobile éternité, qu'il la compare à la mobilité des temps, et trouve toute comparaison impossible ; qu'il ne voie dans la durée qu'une succession de mouvements qui ne peuvent se développer à la fois ; observant, au contraire, que rien de l'éternité ne passe, et qu'elle demeure toute présente, tandis qu'il n'est point de temps qui soit tout entier présent ; car l'avenir suit le passé qu'il chasse devant lui ; et tout passé, tout avenir tient son être et son cours de l'éternité toujours présente ? Qui fixera le cœur de l'homme, afin qu'il demeure et considère comment ce qui demeure, comment l'éternité, jamais passée, jamais future, dispose et du passé et de l'avenir ? Est-ce ma main, est-ce ma parole, la main de mon esprit, qui aurait cette puissance ?

Epicure, *Lettres à Ménécée*, 129

« Il y a des cas où nous passons par-dessus de nombreux plaisirs, chaque fois qu'un désagrément plus grand résulte pour nous de ces plaisirs ; et nous pensons que bien des douleurs sont préférables à des plaisirs, lorsqu'un plus grand plaisir s'ensuit pour nous, après avoir longtemps supporté les douleurs »

Epicure, *Maximes capitales*, VIII

« Nul plaisir n'est en soi un mal ; mais les causes productrices de certains plaisirs apportent de surcroît des perturbations bien plus nombreuses que les plaisirs

Epicure, *Maxime Capitales*, X.

« Si les causes qui produisent les plaisirs des gens dissolus défaisaient les craintes de la pensée, celles qui ont trait aux réalités célestes, à la mort et aux douleurs, et si en outre elles enseignaient la limite des désirs, nous n'aurions rien, jamais, à leur reprocher, eux qui seraient emplis de tous côtés par les plaisirs, et qui d'aucun côté ne connaîtraient ce qui est souffrant ou affligé, ce qui est précisément le mal »

Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne* (pp 143), 1961

« Le mot "vie" cependant a un sens tout différent si on l'emploie par rapport au monde, pour désigner l'intervalle entre la naissance et la mort. Borné par un commencement et par une fin, c'est-à-dire par les deux événements suprêmes de l'apparition et de la disparition dans le monde, cette vie suit un mouvement strictement linéaire, causé néanmoins par le même moteur biologique qui anime tous les vivants et qui conserve perpétuellement le mouvement cyclique naturel. La principale caractéristique de cette

vie spécifiquement humaine, dont l'apparition et la disparition constituent des événements de-ce-monde, c'est d'être elle-même toujours emplie d'événements qui à la fin peuvent être racontés, peuvent fonder une biographie ; c'est de cette vie, *bios* par opposition à la simple *zôè*, qu'Aristote disait qu'elle «est en quelque manière une sorte de *praxis*». Car l'action et la parole, qui, nous l'avons vu, étaient étroitement liées dans la pensée politique grecque, sont en effet les deux activités dont le résultat final sera toujours une histoire assez cohérente pour être contée, si accidentels, si fortuits que puissent paraître un à un les événements et leurs causes ».

Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne* (tr. Georges Fradier, pp.301-303), 1961.

« L'*animal laborans*, prisonnier du cycle perpétuel du processus vital, éternellement soumis à la nécessité du travail et de la consommation, ne peut échapper à cette condition qu'en mobilisant une autre faculté humaine, la faculté de faire, fabriquer, produire, celle de l'*homo faber* qui, fabricant d'outils, non seulement soulage les peines du travail mais aussi édifie un monde de durabilité. La rédemption de la vie entretenue par le travail, c'est l'appartenance au-monde entretenu par la fabrication. Nous avons vu en outre que l'*homo faber*, victime du non-sens, de la « dépréciation des valeurs », de l'impossibilité de trouver des normes valables dans un monde déterminé par la catégorie de la fin-et-des-moyens, ne peut se libérer de cette condition que grâce aux facultés jumelles de l'action et de la parole qui produisent des histoires riches de sens aussi naturellement que la fabrication produit des objets d'usage. Si ce n'était hors de notre propos nous pourrions aussi ajouter à ces situations celle de la pensée ; car la pensée aussi est incapable de sortir, par ses propres moyens, des conditions qu'engendre l'activité même de penser. Dans chacun de ces cas ce qui sauve l'homme – l'homme en tant qu'*animal laborans*, en tant qu'*homo faber*, en tant que penseur – c'est quelque chose qui vient d'ailleurs : une chose extérieure, non certes à l'homme, mais à chacune des activités en question. Au point de vue de l'*animal laborans*, il est miraculeux d'être aussi un être connaissant et habitant un monde ; au point de vue de l'*homo faber* il est miraculeux, c'est comme une révélation du divin, qu'il puisse y avoir place en ce monde pour une signification ».

En complément :

- 1) Je me suis principalement appuyé dans le cours sur les ch. III (le travail), IV (l'œuvre) et V (l'action) de la *Condition de l'homme moderne*.
- 2) En ce qui concerne la *distensio* chez Augustin, *Confessions*, livre XI.
- 3) En ce qui concerne Heidegger, on pouvait se référer aux §§54-68 d'*Être et temps* qui développe une réflexion sur « l'authenticité » du rapport à l'instant.